



Alice Thomine-Berrada et Barry Bergdol (dir.)

Repenser les limites : l'architecture à travers l'espace, le temps et les disciplines

31 août - 4 septembre 2005

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

La configuration architecturale de la ville et de sa périphérie au Moyen Âge : la dynamique des limites

Architectural structure of cities and their peripheries during the Middle Ages: Dynamic Boudaries

Brigitte Boissavit-Camus et Panayota Volti

DOI : 10.4000/books.inha.1034
Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 2005
Date de mise en ligne : 5 décembre 2017
Collection : Voies de la recherche
EAN électronique : 9782917902646



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 4 septembre 2005

Référence électronique

BOISSAVIT-CAMUS, Brigitte ; VOLT, Panayota. *La configuration architecturale de la ville et de sa périphérie au Moyen Âge : la dynamique des limites : Architectural structure of cities and their peripheries during the Middle Ages: Dynamic Boudaries* In : *Repenser les limites : l'architecture à travers l'espace, le temps et les disciplines : 31 août - 4 septembre 2005* [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2005 (généré le 27 juillet 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/inha/1034>>. ISBN : 9782917902646. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.inha.1034>.

Ce document a été généré automatiquement le 27 juillet 2023.

La configuration architecturale de la ville et de sa périphérie au Moyen Âge : la dynamique des limites

Architectural structure of cities and their peripheries during the Middle Ages: Dynamic Boudaries

Brigitte Boissavit-Camus et Panayota Volti

Dans l'historiographie traditionnelle du Moyen Âge, la dichotomie dominante entre ville et campagne occulte souvent les rapports effectifs entre ces pôles, à la fois territoriaux et humains. Cette représentation, binaire, de l'espace habité repose sur une vision surtout rationnelle et ordonnée de la société, que la présence de composantes fonctionnelles, structurantes ou architecturales, considérées comme « typantes », reflèterait. Le passage d'un univers à l'autre s'effectuerait par un espace tampon qui peut être ou non matérialisé : linéaire, comme l'enceinte urbaine ou plus généralement zonal ; c'est alors la périphérie au caractère, au statut, à l'extension ou à la fonction souvent mal définis.

Or la recherche récente sur la ville, et en particulier sur la ville médiévale, montre que la majorité des réalisations sont rarement le fruit d'un projet urbanistique ou architectural pensé comme spécifiquement urbain. De nombreuses constructions urbaines, voire diverses configurations comme les bourgs, trouvent ainsi des parallèles à la campagne en espaces agglomérés.

En fait, tant la ville que sa périphérie constituent de véritables paysages impliquant, selon les cas, des terrains, des parcelles ordonnées, des aménagements spatiaux et architecturaux spécifiques, l'ensemble investi par des hommes exerçant des activités diverses qui imposent une communication dynamique et constante. Il s'agit donc de systèmes fonctionnels complexes et évolutifs, étroitement associés à plusieurs égards, et présentant parfois des analogies remarquables.

Les *Terpen* frisons, villages radioconcentriques bâtis sur des mottes dès avant le IX^e siècle, présentent souvent une grande régularité qui permet de supposer un aménagement planifié comme dans le village de Spijk (Groeningen, Pays-Bas). En effet,

les parcelles séparées par des chemins rayonnent autour d'un espace central commun, accueillant souvent l'église et le marché vers lesquels sont tournées les maisons, tandis que les parties utilitaires de chaque habitation à caractère agricole sont reléguées en profondeur. À partir du x^e siècle, des digues sont systématiquement créées afin de domestiquer les eaux et d'améliorer les conditions de vie. Le périmètre de ce lotissement en corolle est délimité par une voie annulaire dont les dimensions sont fixées dès les XI^e-XII^e siècles dans les registres de loi frisons (*Schoutenrechten*), soit un autre indice de planification normalisée du village qui, *mutatis mutandis*, s'apparenterait à un projet urbain, initié non pas par un seigneur ou une autorité ecclésiastique, mais par les paysans eux-mêmes.

La question de la conception et de la réalisation architecturales et de leurs diffusions entre ville et campagne peut ainsi, nous semble-t-il, être légitimement reposée.

Il ne s'agit pas dans cet atelier d'aborder toutes les facettes de ce sujet, mais de voir plutôt si certains éclairages puisés dans différentes contrées du monde occidental, peuvent esquisser les pistes d'un thème qu'il serait utile de développer ultérieurement. Cet échange revêt ainsi à nos yeux la qualité d'une rencontre destinée à déterminer s'il conviendrait d'approfondir cette recherche dont voici, pour l'heure, quelques approches.

La première concerne les questions touchant à la conception et à la réalisation architecturales, et plus particulièrement celle de la réappropriation des prototypes et des modèles.

Longtemps, la ville a été jugée exportatrice de modèles adaptés par la campagne. L'étude des œuvres invite désormais à plus de nuances. Plusieurs aspects sont ainsi à prendre en compte comme, tout d'abord, la source et la nature mêmes des modèles qui peuvent être multiples, puis, à côté du poids des héritages, ceux des contingences liées aux situations ou aux processus d'élaboration de nouvelles réalisations. Ceci implique de s'interroger sur les conditions techniques, sur l'héritage architectural local, sur le ou sur les usages du bâtiment projeté, sur les enjeux politiques, économiques, idéologiques voire spirituels, sur l'environnement culturel et topographique, et sur les acteurs sociaux enfin qui, tous ne sont pas installés de façon permanente en ville.

En effet, les mêmes acteurs-promoteurs se trouvent souvent à l'origine ou au cœur de la réalisation de projets architecturaux en milieu urbain tout aussi bien qu'à la campagne : religieux, seigneurs laïcs ou ecclésiastiques, bourgeois, commerçants, arpenteurs, mais aussi : artisans du bâtiment qui, de concert avec les commanditaires, appliquent en les adaptant des techniques analogues, et dans les bâtiments de la ville, et dans ceux de sa périphérie.

En Angleterre, c'est ainsi le cas de la charpente du type *cruck building* où des poutres maîtresses incurvées soutiennent l'essentiel du couverture et de la structure pariétale. Ce principe constructif est hérité des techniques anglo-saxonnes issues du haut Moyen Âge, visant à dégager un espace-halle sans articulation interne et recevant un traitement plus ou moins soigné selon les cas. Celui-ci est mis en œuvre au XIV^e siècle, aussi bien dans les demeures seigneuriales comme celle de West Bromwich (Staffordshire), que dans de simples habitations rurales, comme à Box Tree Cottage, Defford, (Worcestershire).

De même, au XVI^e siècle, le premier étage en encorbellement domine en ville dans la Church street, à Tewkesbury (Gloucestershire,) ou à la campagne, comme à Great

Funtley farmhouse, à Wickham (Hampshire) dans les années 1525-1550. Il s'agit-là d'une morphologie de l'habitat commune aux deux milieux qui, *a priori*, appelleraient des choix architecturaux différents.

Il faut enfin s'interroger sur la capacité de l'architecture traditionnelle locale à offrir des solutions adaptées à de nouveaux besoins. Sans tomber dans un déterminisme technologique, il convient, ainsi qu'on vient de l'évoquer, de prendre en compte la dimension technique des constructions et de se demander, par exemple, dans quelle mesure l'emploi des matériaux a pu ou non influencer sur le choix d'un type architectural plutôt qu'un autre.

Avant les interventions de nos confrères, et notamment celle de Thomas Coomans sur les béguinages, nous souhaiterions évoquer ici quelques exemples.

Le premier concerne l'architecture religieuse paroissiale urbaine du XI^e siècle. Laissons de côté les sanctuaires anciens et les abbayes réaffectées à cet usage, pour nous intéresser aux édifices neufs. Selon l'importance de la communauté, il s'agit souvent de petits édifices à une nef, dotés d'un sanctuaire constitué d'une abside semi-circulaire ou à chevet plat comme dans l'église de Cravant-les-Côteaux (Indre-et-Loire). Les témoignages en ville étant nettement plus rares en raison des reconstructions postérieures, nous avons pris cet exemple villageois, dont la structure demeure encore nettement lisible avant les transformations du chevet. Dans quelques cas, certains édifices peuvent comporter un ou deux bas-côtés ; ils sont alors en général associés à des prieurés ou à un chapitre de chanoines comme à Saint-Pierre de Parthenay-le-Vieux, (Deux-Sèvres). On peut citer ici le prieuré d'un bourg suburbain, mentionné en 1092, et dont l'édifice est daté des environs de 1100. Cette architecture destinée à la desserte ordinaire des communautés résulte de plusieurs modèles.

Le premier est d'origine institutionnelle (églises locales ou architecture impériale) : c'est l'exemple de la basilique paléochrétienne, soit celui d'une réalisation monumentale maçonnée, dont la forme la plus simple représente une salle allongée destinée aux fidèles ; la nef ouvre sur un sanctuaire réservé au clergé, le *presbyterium*. Ce sanctuaire, d'abord simple salle transversale, reçut une annexe de forme arrondie ou plate, l'abside. Le transept, solution architecturale développée dans les grandes basiliques suburbaines, n'a guère été repris par l'architecture des églises paroissiales, tant urbaines que rurales.

La diffusion de ce premier modèle est désormais bien établie pour l'Occident et s'effectue de la ville vers l'espace rural. On considère qu'à l'époque paléochrétienne, puis encore à l'époque mérovingienne, ce modèle urbain est indifféremment mis en œuvre *intra* et *extra muros*, quelle que soit la fonction de l'édifice : pastorale, funéraire ou martyriale. Pour illustrer ce propos, pensons à l'exemple de Genève, car ville et diocèse présentent l'avantage de détenir un *corpus* suffisant d'édifices bien étudiés grâce aux fouilles de C. Bonnet et de son successeur au Service cantonal de Genève, J. Terrier.

Intra-Muros, on considèrera à cet égard l'état « trois » du groupe épiscopal, daté de la fin du IV^e ou du début du V^e siècle, avec la cathédrale double, l'*atrium*, le baptistère, les espaces publics et privés de l'évêque et des clercs.

Extra-muros, on pensera à la basilique funéraire de Saint-Gervais, édifice fouillé par B. Privati et daté du V^e siècle, qui présente un plan proche de celui des deux cathédrales, mais sur lequel des développements ont été greffés : annexes latérales et

crypte confession. Pour l'état « trois », daté du VI^e siècle, on constate l'ajout d'un portique.

Extra-muros toujours, *La Madeleine* – autre édifice fouillé par C. Bonnet – est un oratoire avec *martyrium* ou mausolée du V^e siècle, associé à des sépultures où l'on retrouve un plan basilical. Transformé en édifice à portique et annexe à la fin du VI^e ou au début du VII^e siècle, il devient paroissial au IX^e et présente une petite abside orientale semi-circulaire ouvrant sur une simple nef rectangulaire.

Deuxième source architecturale : l'architecture monastique. Entre les VI^e et IX^e siècles, le développement de la liturgie des morts, le culte des saints et leur lien avec l'eucharistie entraînent une adaptation des édifices qui aboutit, d'abord à l'introduction des installations liturgiques comme les autels et les chapelles, puis à leur multiplication. L'architecture monastique, après la réforme carolingienne et clunisienne particulièrement, en constitue l'archétype. Le modèle est ici autant urbain que rural et assez fortement péri-urbain. En témoignent à Poitiers les inscriptions métriques d'Alcuin à propos de la basilique Saint-Hilaire et des petits édifices environnants qui s'inscrivent entre les années 792 et le début du IX^e siècle. Elles mentionnent une dizaine d'autels aménagés dans Saint-Hilaire.

L'un des problèmes pour saisir pleinement l'influence de ces édifices vient, là encore, de la rareté des vestiges car ceux-ci ont souvent été reconstruits par la suite. Les programmes archéologiques peuvent toutefois quelque peu remédier à ces difficultés, comme en témoigne le site de Saint-Germain d'Auxerre, fouillé par C. Sapin.

L'état « quatre » de la crypte de Saint-Germain d'Auxerre est daté du milieu du IX^e siècle. Il comporte six chapelles au moins ou oratoires, sans compter la confession de Germain ou la rotonde Sainte-Maxime, Saint-Laurent et Saint-Vincent au Sud ; Saint-Martin au Sud-Est, Saint-Benoît au Nord-Est, Saint-Étienne au Nord, et deux autres chapelles en relation avec des sépultures d'évêques dans les *cubicula* Nord et Sud.

Enfin, le dernier héritage que nous souhaitons mentionner est celui de l'architecture des édifices privés, cultuels ou profanes. À côté de petits oratoires de grande qualité, comme ceux mentionnés par Sulpice Sévère pour sa villa de Primaliacum ou encore comme celui retrouvé à Vouneuil-sous-Biard par M.-R. Aucher et réétudié récemment par C. Sapin et B. Palazzo-Bertholon – qui le datent grâce au carbone 14, du V^e ou du VI^e siècle –, il existe des bâtiments beaucoup plus modestes, notamment en bois. Certains sont à simple nef et abside rectangulaire, associés à des villas ou à des nécropoles mérovingiennes ou carolingiennes. Divers sites comme Saleux et Tournedos ont été retrouvés en France lors de fouilles archéologiques préventives, mais la Suisse occidentale présente une des séries les plus reconnues par l'archéologie. Ces églises villageoises ou attachées à des domaines ruraux présentent parfois plusieurs nefs, comme c'est le cas à Céligny et Satigny, ou des nefs uniques, comme à Lully. On soulignera ici l'importance du sanctuaire à chevet rétréci, plat.

À partir d'une période inconnue mais attestée dès le haut Moyen Âge, on construit également aux abords d'une ville comme Genève des édifices en bois à nefs multiples. L'abbatiale du monastère de Saint-Jean à Genève, où l'église en bois a été datée du VI^e siècle, en figure un exemple. Celle-ci est flanquée d'annexes à l'Est dont l'une, assurément à usage funéraire. Elle n'est remplacée par un édifice en pierres qu'au XI^e siècle.

Le plan et le mode de construction de ces édifices se réfèrent ici nettement à l'architecture rurale civile : ils se développent en Occident à partir des IV^e-V^e siècles et

se retrouvent encore dans certaines résidences aristocratiques des XI^e et XII^e siècles, comme celle de l'état « trois », à trois nefs de l'enceinte de Notre-Dame-de-Gravenchon en Normandie, fouillée par J. Le Maho et datée par lui de la seconde moitié du XII^e siècle.

L'importance apportée aux reconstructions des églises paroissiales en ville entre les XII^e et XV^e siècles ne permet pas, faute de fouilles suffisantes, de bien évaluer la part des édifices en bois, tant au cours du haut Moyen Âge, qu'entre les XI^e et XII^e siècles, bien que les cas durent être plus fréquents que ce que l'on en perçoit. Cette architecture de bois a en effet connu un développement important entre le X^e et le XIII^e siècle en Allemagne et en Europe du Nord (architecture désignée sous le terme de *Stabbau*). Elle ne se limite toutefois pas aux régions centrales de l'Europe et les textes évoquent, ainsi que l'a déjà souligné Jean Chapelot, des églises en bois ou en planches de bois. Pour l'Ouest de la France, nous citerons l'exemple du village de Boismé dans les Deux-Sèvres qui, en 1030, comptait quatre églises, dont une en bois.

La diffusion du modèle semblerait ici opérer un mouvement du milieu rural vers le milieu urbain, inverse à celui évoqué pour les deux premiers cas. Deux facteurs peuvent en être à l'origine : le mode de construction en bois – ou architecture dite périssable –, et l'architecture seigneuriale. En effet, l'aristocratie fait partie des principaux fondateurs des nouvelles églises ; elle réside souvent à la campagne pendant tout le haut Moyen Âge et ne commence à réinvestir massivement les villes qu'à partir du VIII^e siècle, voire du IX^e.

Il importe de toujours garder en vue le fait que le mouvement entre milieu rural et milieu urbain est sous-tendu d'une trame cohérente et évolutive de paramètres sociaux, culturels et économiques qui conditionnent le bâti : l'analyse de ces facteurs permet une meilleure appréhension et, le cas échéant, l'évaluation de l'impact de tel ou tel choix architectural.

Un cas représentatif pour l'Angleterre est celui du Wealden house comme à Bayleaf House (Sussex), qui connaît une diffusion et une emprise considérables dans le Kent (trois cent cinquante maisons de ce type), et le Sussex à partir de 1400 et jusqu'aux environs du milieu du XVI^e siècle. Il s'agit de l'imitation des demeures urbaines des seigneurs et des bourgeois fortunés par les riches paysans ou artisans de la campagne. Un vaste hall, haut et dégagé (15 m X 6 m) est cantonné aux extrémités de deux blocs d'habitation sur deux niveaux, l'ensemble étant couvert d'un toit à double pente. La reproduction délibérée et systématique en milieu rural de ce modèle d'habitat a produit des maisons d'une qualité de construction exemplaire, de plan et de structure normalisés, incluant naturellement des variations quant aux dimensions et aux détails décoratifs.

Ces maisons, à caractère rural, sont très souvent accompagnées de grands terrains destinés aux cultures, à l'élevage ou aux activités artisanales. En effet, l'essor démographique de Londres implique à cette époque des besoins croissants d'approvisionnement en produits puisés dans les régions situées à proximité. Ainsi, agriculteurs, éleveurs, tisserands, mais aussi producteurs de charbon, s'enrichissent-ils et traduisent-ils leur nouvelle aisance économique dans le bâti en imitant, pour des raisons fonctionnelles mais aussi symboliques, les habitations de leurs clients, soit celles des catégories sociales favorisées des villes et, *a fortiori*, de la capitale.

Dans d'autres cas, la production artisanale en milieu urbain et l'élevage des animaux domestiques, liés tous deux aux finances du foyer, induisent le choix de structures et

d'aménagements spatiaux proches de l'habitat rural, où l'association opérationnelle de ces activités est fréquente. C'est le cas d'une maison du XIII^e siècle, fouillée rue Saint-Julien à Douai en 1988 par P. Demolon qui comportait un seul niveau ; les murs extérieurs en bois et torchis plaqué sur un clayonnage, étaient directement posés sur le sol ou sur un solin bas et étroit. Les pièces de tailles différentes abritaient des activités artisanales (four, lieu de stockage pour le combustible), et le bétail (gros et petit) ou détenaient un simple caractère résidentiel. Une petite cour, située quasiment au centre de cet ensemble, permettait la communication entre les différents espaces.

Les principes fondamentaux de la structure et de l'organisation spatiale de cette maison évoquent les habitations rurales.

Citons un autre exemple : celui d'une maison villageoise à Grentheville dans le Calvados, datée du XIII^e siècle. Construite pour partie en pierres (gros moellons et blocs irréguliers de calcaire) et pour partie en colombage et torchis, elle comportait des espaces d'habitation pourvus de foyers, ainsi qu'une pièce séparée servant d'atelier de tissage. Tous ces volumes communiquaient par une cour permettant, entre autres, la circulation du bétail, et relativement grande car moins soumise aux contingences que nous notions dans l'exemple de Douai.

Dans les deux cas, l'habitat d'un seul niveau comporte un déploiement horizontal des espaces, fermés ou ouverts, délimités sans volonté apparente de hiérarchisation. Ce qui semble primer dans l'économie de la distribution et de l'articulation spatiales est la fonctionnalité résidentielle et productive. Dans le cas précis, les analogies évidentes entre habitat rural et habitat urbain dissocient franchement ce dernier de la maison de ville polyvalente, traditionnelle au Moyen Âge. C'est le cas des maisons de Viviers notamment, souvent étroites et construites sur deux ou trois niveaux et qui comportent : un rez-de-chaussée voué aux activités commerciales ou plus généralement, économiques, le ou les usages destinés à l'habitat, le tout souvent complété par une cave et un grenier.

Enfin, à partir du XIII^e siècle, nous sommes confrontés avec les couvents mendiants à une architecture qui développe ses propres règles et caractéristiques identitaires, sans toutefois s'y enfermer. Le principe cistercien – comme celui appliqué à l'Abbaye des Dunes (Belgique) –, de la domestication de l'eau et de l'importance accordée à la production artisanale et aux cultures au sein même de l'enclos, sera repris par les communautés mendiante. Ce sont là les principes d'une architecture monastique de la campagne adoptée – avec des aménagements et, surtout, des restrictions d'envergure – en milieu urbain. C'est le cas du couvent des Dominicaines de Lille qui comportait : un jardin, une brasserie, une boulangerie, et une fontaine adossée à l'extérieur du mur d'enceinte du complexe. Un mouvement analogue caractérise aussi – dans une certaine mesure – les églises mendiante qui, de préférence, affichent des espaces aérés évoquant le type basilical : matériaux simples et couverture très souvent en charpente sont autant de caractéristiques que l'on retrouve depuis des siècles, comme nous l'avons déjà évoqué, dans bon nombre d'églises rurales.

En revanche, l'exiguïté des terrains urbains et les contraintes du parcellaire conduisent les communautés à des solutions directement issues de l'architecture civile urbaine, comme l'élévation à plusieurs étages. En expérimentant les potentialités de ces solutions et en les appliquant de manière systématique, les religieux se sont avérés à leur tour les diffuseurs de solutions spatiales et architecturales adaptées à la topographie et au bâti urbains : ainsi la galerie suspendue qui, enjambant la rue,

permettait aux Franciscains de Rouen de gagner leurs jardins situés en face du couvent, ou encore la multiplication des galeries aériennes permettant la communication entre le réfectoire, le dortoir et le cloître au couvent des Jacobins de Paris.

La deuxième piste que nous voudrions ouvrir est celle de la relation entre la topographie fonctionnelle et l'existence de limites urbaines.

L'appropriation des modèles opératoires ou des solutions structurelles ou formelles, et leur exportation ou leur importation induisent, en effet, un cheminement où l'on franchit – transgresse ? – la limite qui distingue le dedans du dehors. Dans le cas de l'échange urbain/rural peut-on tenter de saisir quelques-uns des processus en cours ? Existe-t-il un processus spatial où les limites évoquées au début de ce propos – limites linéaires et/ou zonales – jouent un rôle que ces limites marquent un réel obstacle à franchir – transgresser –, comme dans le cas des enceintes ou plus simplement des aires de transition ?

Les études montrent-elles, au contraire ou parallèlement, non pas un processus de progression spatiale, mais davantage un processus social, économique et culturel, où prédomine le poids des fonctionnalités et des acteurs ? Dans plusieurs études, on a pu remarquer que la présence de limites, même fortement matérialisées comme une enceinte urbaine, importait peu. En ce cas, il convient peut-être de considérer l'enceinte ou la limite, non plus comme cet espace tampon évoqué au début de notre intervention, mais comme un espace en soi, dont le rôle est autre – fonctionnel et/ou de représentation – mais en aucun cas un obstacle à la configuration et à la réalisation architecturales. C'est ce que tendrait à montrer les exemples qui précèdent.

Ce second thème sera abordé par les interventions d'Alain Salamagne et de Floriane Louis, mais évoquons, à présent, le cas du développement d'une architecture péri-urbaine à fonction économique en Italie.

Du milieu du XI^e siècle aux années 1121-1122, l'abbaye San Stefano de Bologne procède à des acquisitions systématiques de terrains agricoles situés à l'extérieur des anciens murs de Sélénite, au-delà même des murs de Torresotti (milieu du XII^e siècle), soit dans la zone péri-urbaine proche. Il s'agit là d'emphytéoses qui concernent tant les terrains ruraux que les maisons. Les protections et implications économiques de cette entreprise s'inscrivent dans deux registres : d'une part, l'augmentation du patrimoine de l'abbaye et, de l'autre, la mise en œuvre d'un système de lotissement et de bâti qui annonce déjà l'essor urbain de Bologne et, en partie, sa physionomie architecturale intimement liée dès le XIII^e siècle à la production et, *a fortiori*, aux finances. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'acte d'achat et de vente de 1121 a été rédigé en la présence et probablement sur le conseil du juriste Hugues de Ansaldo qui, à la tête de la délégation bolognaise auprès de l'empereur Henri V en 1116, avait pu obtenir les privilèges fondateurs de l'autonomie communale de la ville. Les maisons érigées sur les terrains acquis étaient étroites, en front de rue, munies de rares passages latéraux entre les lots ; en revanche des passages transversaux à l'arrière des parcelles, entrecoupaient les îlots d'habitations. Il s'agit là d'une préfiguration de dispositif urbain de la fin du XIII^e siècle où, d'après des statuts citadins de 1288, les passages privés latéraux des maisons étaient obligatoirement fermés, tandis que les îlots se trouvaient traversés longitudinalement à l'intérieur de canaux publics destinés à recueillir les décharges domestiques.

Quant à la configuration architecturale : d'après une emphytéose du XI^e siècle, les maisons étaient précédées d'une arcade qui, tout comme le sol sur lequel elles

reposaient, était ouverte au public mais faisait partie intégrante de la structure et de la propriété de la maison (*cum portico e accesso suo*). Or, les maisons avec arcade accessible au public désignent une catégorie sociale ayant affaire avec la production et la diffusion artisanales : le rez-de-chaussée était utilisé comme boutique, lieu de production et de commerce, alors que l'arcade pouvait servir de lieu abrité des intempéries, mais à la lumière du jour, permettant la confection d'objets encombrants et, surtout, le séchage des tissus et des peaux. Dans ce cas précis, la frange de la périphérie immédiate de la ville tient lieu de ferment actif, d'espace d'expérimentation et de mise en œuvre d'une architecture fonctionnelle associée à la dynamique évolutive des activités économiques venant se greffer par la suite au tissu urbain et en marquant la physionomie. On retrouve ce dispositif architectural en France, notamment au cœur des bastides du Sud-Ouest.

Nous aurions pu élargir notre propos à de multiples exemples qui seraient autant d'aperçus pour explorer ce vaste thème, et sans doute y reviendrons-nous dans la discussion, mais nous nous proposons maintenant d'écouter nos collègues en soulignant le dernier thème abordé. Si l'on considère, à la suite d'Henri Galinié, que la ville est un impensé, c'est rétrospectivement alors que s'est élaboré le discours sur la ville médiévale. Avec Dominique Massounie, nous examinerons donc le poids des modernes (et non des modernistes, quoi que...) dans l'élaboration de notre regard sur ce paysage urbain médiéval.

BIBLIOGRAPHIE

- B. BOISAVIT-CAMUS, *L'ancienne église Saint-Léger de Cravant-les-Coteaux, Touraine*, Congrès archéologique de France, 155^e session, 1997, Paris, SFA, 2003, p. 115-122, fig. 1.
- C. BONNET, « Les églises en bois du haut Moyen Âge d'après les recherches archéologiques » dans N. GAUTHIER, H. GALINIÉ dir., *Grégoire de Tours et l'espace gaulois*, Actes du Congrès international, Tours 3-5 novembre 1994, Tours, La FERACF, 1997, p. 217-236 (RACF ; 13^e supp.).
- C. BONNET *et al.*, « Autour de l'église, fouilles archéologiques à Genève, 1967-1997 », *Patrimoine et architecture, cahier*, n° 3, 1997, p. 9-45.
- C. BONNET, *Les fouilles de l'ancien groupe épiscopal de Genève (1976-1993)*, Genève, Fondation des Clés de Saint-Pierre, 1993 (*Cahiers d'archéologie genevoise*, I).
- C. BONNET, *Les premiers édifices chrétiens de la Madeleine à Genève*. Genève, Société d'histoire et d'archéologie de Genève, 1977 (*Mémoire et documents*, IX).
- C. BONNET, B. PRIVATI, « Les origines de Saint-Gervais, Recherches archéologiques », dans *Le temple de Saint-Gervais* (Genève), Genève, Fondation des Clés de Saint-Pierre, 1991, p. 3-26.
- C. BONNET, J.-F. REYNAUD, « Genève et Lyon, capitales burgondes », dans G. RIPOLL, J. M. GURT dir., *Sedes regiae (ann. 400-800)*, Barcelone, Reial Academia de bones lletres 2000.
- M.-T. CAMUS, *Sculpture romane du Poitou, les grands chantiers du XI^e siècle*, Paris, éd. Picard, 1992, p. 31, 42.

- J. CHAPELOT, R. FOSSIER, *La maison et le village au Moyen Âge*, Paris, éd. Hachette, 1981, p. 267-281.
- R. CROZET, *L'art roman en Poitou*, Paris, éd. Henri Laurens, 1948, p. 77.
- Éd. Duemmler, *Poetae latini aevi carolini*, I, MGH, p. 323 et ss.
- H. GALINIÉ, *Ville, espace urbain et archéologie*. Tours, Maison des Sciences de la Ville, de l'Urbanisme et des Paysages/CNRS/Université de Tours, 2000, 128 p. (Collection Sciences de la ville, 16).
- ABBÉ A. LARGEAULT, « Inscriptions métriques composées par Alcuin à la fin du VIII^e siècle pour les monastères de Saint-Hilaire-le-Grand et de Nouaillé », *Mémoire de la Soc. des Ant. de l'Ouest*, 2^e ser., VII, Poitiers, Société des antiquaires de l'Ouest, 1884, p. 224.
- J. LE MAHO, *L'enceinte fortifiée de Notre-Dame-de-Gravenchon (Seine-Maritime). Le site de La Fontaine Saint-Denis, des fouilles archéologiques aux travaux de restauration (1979-2001)*. Rouen, GRAPC, 64 p.
- B. PALAZZO-BERTHOLON, C. SAPIN, « Les décors de stucs de Vouneuil-sous-Biard », dans *Le stuc, visage oublié de l'art médiéval, catalogue de l'exposition du musée Sainte-Croix de Poitiers*, 16 septembre 2004-16 janvier 2005, Poitiers, éd. d'art Somogy /Musées de la ville de Poitiers, 2004, p. 65-95.
- C. SAPIN dir., *Archéologie et architecture d'un site monastique, V^e-XX^e siècles. Dix ans de recherches à l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre*, Paris, CTHS, 2000, p. 237-256.
- A. WINIGER-LABUDA coord., *Les monuments d'art et d'histoire du canton de Genève*, t. 2, Genève, Saint-Gervais, du bourg au quartier. Berne, Société d'histoire de l'art en Suisse, 2001, IX, 483 p. (*Les monuments d'art et d'histoire de la Suisse*, 97).

INDEX

Index géographique : Europe, Allemagne, France, Paris, Belgique, Angleterre, Sussex, Defford (Worcestershire), Douai (Nord), Genève, Gretheville (Calvados), Saleux (Picardie), Spijk (Groeningen), Tewkesbury (Gloucestershire), Torresotti, Tournedos, Viviers, West Bromwich (Staffordshire), Wickham (Hampshire), Bologne, Poitiers, Cravant-les-Côteaux, Céligny, Lully, Satigny, Gravenchon (Normandie), Boismé (Deux-Sèvres), Parthenay-le-Vieux (Deux-Sèvres), Saint-Germain (Auxerre), Vouneuil-sous-Biard (Vienne)

Index chronologique : XVI^e siècle, Moyen Âge, IV^e siècle

Mots-clés : héritage, tradition, architecture religieuse, architecture profane, configuration architecturale, dichotomie ville-campagne, diffusion du modèle, dynamique des limites, limites urbaines, paysage urbain, topographie fonctionnelle, ville médiévale

AUTEURS

BRIGITTE BOISSAVIT-CAMUS

Université Paris X-Nanterre, France

PANAYOTA VOLTI

Université Paris X-Nanterre, France